

en communion avec elle, était la seule et l'entière Eglise de J.-C. Se séparer de sa communion, c'était se séparer de la communion de J.-C. Les Réformateurs se sont séparés de sa communion, ils se sont donc séparés de la communion de J.-C. et sont devenus schismatiques. Personne ne peut être sauvé, s'il ne reste dans la communion de J.-C. Les Réformateurs ne sont pas dans sa communion. . . . Je laisse à l'Evêque de tirer la conclusion.

Suite et fin au prochain numéro.

—Voici de nouvelles lettres de notre correspondant de New-York :

Les protestants peints par eux-même.

New-York, 30 juin 1845.

Nous lisons dans le journal presbytérien des Etats-Unis du mois de juin : "L'assemblée générale presbytérienne a recommandé l'observance du jeûne le jour de jeûne prescrit par l'Assemblée. On ne comprend pas qu'un corps si rempli d'intelligence soit assez insensé pour parler de suspension de l'influence de Dieu ; car quelqu'un de ses membres doit se rappeler que le Christ a promis d'être avec ses ministres et l'Eglise toujours et jusqu'à la fin des siècles. " Je suis avec vous toujours et jusqu'à la fin du monde. Là ou deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux." La vraie existence d'une Eglise dépend donc de l'existence de l'influence divine sur elle, et si cette influence a cessé, que doit-on penser ? Si l'Assemblée a fait la recommandation en question, et si l'état des églises presbytériennes est fidèlement représenté dans le vœu de l'Assemblée (et elle doit le savoir mieux que personne), la déduction nécessaire et logique des paroles de notre Sauveur est que les croyants des dites églises ne se réunissent pas au nom du Christ. L'Eglise presbytérienne est morte, d'après la délibération délibérée en l'Assemblée de ses chefs. Quelle force auront à l'avenir les foudres du Vatican de Philadelphie, quand ceux qui hurlent et tonnent le plus contre Rome proclament dans un acte authentique que Dieu les a désertés ! Est-ce par de tels hommes que l'erreur sera démasquée ! est-ce par de telles mains que la superstition sera déracinée ? sont-ce là des champions à renverser l'Eglise qui a produit un Pascal et un Fénelon ? Certes, je ne suis pas un apologiste de Rome, je n'ai pas de sympathie pour Rome, mais elle peut montrer des preuves vivantes que Dieu est encore avec elle, en dépit de toutes ses erreurs, et les défauts du baptême que Rome administre seront-ils remédiés par ces hommes sur lesquels il y a une suspension de l'influence divine ? Quel homme de sens voudrait appartenir à une communion quasi-religieuse qui, de son propre aveu, est seulement sujette périodiquement à la vérité du Saint-Esprit, et qui, comme un cadavre que l'on galvanise, après avoir mené une horrible singerie de la vie dans une centaine de contorsions spasmodiques, retombe ensuite dans toute l'immobilité de la mort."

Nous chargerons-nous de commenter ces paroles ? Non, nous en laisserons le soin à un autre journal américain, le *Churchman*. Nous serions suspectés de manquer de charité ; il ne le sera pas, et nous n'aurions pas mieux dit :

"Quoi ! s'écrie le *Churchman*, une suspension de l'influence de Dieu sur l'Eglise ! Qu'est-ce à dire ? Sûrement ce journal s'est trompé sur l'objet du jour de jeûne prescrit par l'Assemblée. On ne comprend pas qu'un corps si rempli d'intelligence soit assez insensé pour parler de suspension de l'influence de Dieu ; car quelqu'un de ses membres doit se rappeler que le Christ a promis d'être avec ses ministres et l'Eglise toujours et jusqu'à la fin des siècles. " Je suis avec vous toujours et jusqu'à la fin du monde. Là ou deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux." La vraie existence d'une Eglise dépend donc de l'existence de l'influence divine sur elle, et si cette influence a cessé, que doit-on penser ? Si l'Assemblée a fait la recommandation en question, et si l'état des églises presbytériennes est fidèlement représenté dans le vœu de l'Assemblée (et elle doit le savoir mieux que personne), la déduction nécessaire et logique des paroles de notre Sauveur est que les croyants des dites églises ne se réunissent pas au nom du Christ. L'Eglise presbytérienne est morte, d'après la délibération délibérée en l'Assemblée de ses chefs. Quelle force auront à l'avenir les foudres du Vatican de Philadelphie, quand ceux qui hurlent et tonnent le plus contre Rome proclament dans un acte authentique que Dieu les a désertés ! Est-ce par de tels hommes que l'erreur sera démasquée ! est-ce par de telles mains que la superstition sera déracinée ? sont-ce là des champions à renverser l'Eglise qui a produit un Pascal et un Fénelon ? Certes, je ne suis pas un apologiste de Rome, je n'ai pas de sympathie pour Rome, mais elle peut montrer des preuves vivantes que Dieu est encore avec elle, en dépit de toutes ses erreurs, et les défauts du baptême que Rome administre seront-ils remédiés par ces hommes sur lesquels il y a une suspension de l'influence divine ? Quel homme de sens voudrait appartenir à une communion quasi-religieuse qui, de son propre aveu, est seulement sujette périodiquement à la vérité du Saint-Esprit, et qui, comme un cadavre que l'on galvanise, après avoir mené une horrible singerie de la vie dans une centaine de contorsions spasmodiques, retombe ensuite dans toute l'immobilité de la mort."

Cette peinture est fidèle, et nous y ajouterons un dernier coup de pinceau en mentionnant un fait qui s'est passé récemment à New-York : Un ministre presbytérien se distinguait entre tous par sa haine du catholicisme. Chaque dimanche son sermon n'avait pas d'autre thème que les infamies du papisme. C'était un vrai portrait de Knox, le préterdu réformateur de l'Ecosse, le destructeur des églises et le profanateur des tombeaux des rois ; et ce n'était pas la volonté qui manquait à ce ministre pour imiter son patron jusqu'au bout. Tout à coup ce malheureux tombe malade, et voilà deux ans qu'il git paralysé dans d'atroces souffrances. Que disent les presbytériens pour expliquer cet état ? — Que les papistes, par leurs maléfices, ont réussi à tromper Dieu et à amener ses coups sur M... Mais si Dieu nous écoute, comme vous dites, nous sommes donc dans la vérité ! Cet éternuement n'ayant pas eu de successeur dans le temple où il pérorait, cette église vient d'être mise en vente ; et qui l'a achetée ? Mgr. Huggins, évêque catholique de New-York. Elle vient d'être consacrée, et est maintenant livrée à notre culte.

Nobis vengeance ! jadis vous démolissiez nos églises, maintenant nous bénissons les vôtres !

New-York, 31 juin 1845.

Vous demandez pour les catholiques, aux gouvernants qui vous oppriment, la liberté comme en Belgique. Vous pourriez avec non moins de raison leur demander la liberté comme en Amérique, et il serait curieux de voir comment le *National* s'y prendrait pour blâmer cette république modèle, qui a toutes ses sympathies. Aux Etats-Unis, l'Eglise est vraiment libre et le catholicisme fait des progrès immenses, grâce à ce régime de liberté. — Partout des églises neuves s'élèvent, et il n'y a pas de semaine que je ne voie mentionner dans les journaux religieux la pose d'une nouvelle pierre ou la consécration d'une église ; car il y a des journaux catholiques aux Etats-Unis et au Canada, et, à ma connaissance, New-York, Philadelphie, Baltimore, Pittsburg, la Nouvelle-Orléans, Montréal et Québec en possèdent

traitant exclusivement des questions religieuses et soutenant une polémique habile contre les recueils protestants. Les feuilles de ces trois dernières villes sont rédigées en français, et New-York aurait aussi bien besoin d'une revue périodique dans notre langue pour éclairer la population française qu'égare le *Courrier des Etats-Unis*. A défaut de cet organe, la religion trouve un appui dans l'un des journaux politiques les plus répandus de New-York le *Herald*, qui donne chaque lundi l'un des sermons catholiques prononcés la veille. Ses sermons traitent toujours les questions d'un urgent intérêt : la suprématie du Pape, la présence réelle ou les prières pour les morts, et leur éloquente démonstration, écoutée par un auditoire en partie protestant, se fait lire ensuite des hérétiques comme des vrais croyants. Rien n'arrête, rien n'entrave le zèle du clergé, et les magnifiques progrès réalisés effraient les ministres des sectes dissidentes. Un coup-d'œil approfondi permet déjà de prévoir le moment où l'Angleterre sera catholique. Il faut être bien moins prophète pour déclarer qu'avant cinquante ans la majorité aux Etats-Unis, marchera au soleil de la vérité ! Mais le prosélytisme n'aura pas seul amené ce résultat. L'émigration va continuer dans l'Amérique des flots de nouveaux habitants qui la plupart sont Irlandais, c'est à dire catholiques. Ils peuvent sacrifier leur nationalité, mais non leur foi, et déjà ils sont au nombre de 150,000 sur les 400,000 âmes de New-York. L'Irlandais qui se décide à franchir l'Océan recueille une sorte d'aisance en échange de son exil ; car en Amérique la misère est l'exception, quand en Irlande elle est la règle. Mais les soins d'une bonne marâtre ne font pas oublier la mère qu'on a perdue, et ici permettez-moi de vous citer un trait d'un jeune enfant de la verte Eryn dont j'ai été témoin : Patrick O'Connor a la prétention de descendre d'un des rois d'Irlande, et quel que soit le degré d'authenticité de cette illustre origine, elle ne sert qu'à aggraver en lui le sentiment de l'humanité présente de sa condition. Le champ qu'il cultivait, me disait-il, avait été confisqué jadis par Henri II à son ancêtre, avec le beau château voisin, et les descendants labouraient maintenant le sol où régnaient leurs aïeux.

Patrick, à 12 ans, était l'aîné de six enfants qui végétaient dans une cabane de boue du Connaught, avec père, mère, grand-mère et bis-aïeul, n'ayant tous pour lit qu'un seul grabat d'herbe et de paille, et pour commensaux, deux porcs, couchant pêle mêle avec eux. — Il faut avouer que ces cochons sont bien sales, comme dit Victor Hugo. — Le père, seul en état de travailler, cultivait un petit champ de pommes de terres pour la nourriture de sa famille. En Irlande, les riches parmi les pauvres mangent deux ou trois fois de ce tubercule par jour. Mais la famille de Patrick n'était pas si fortunée, et à peine si le produit du jardin donnait un repas quotidien aux douze hôtes de la cabane. Quand la provision diminuait, le père jeûnait entièrement pendant plusieurs jours pour ne pas priver ses enfants. — Patrick, témoin de cette cruelle abstinence, voulait souvent partager sa portion avec son père, mais celui-ci refusait toujours. Alors le jeune enfant est honteux d'être à charge à sa famille, et prend la résolution de la débarrasser de lui. Il avait souvent vu des troupes d'émigrants quitter leurs villages et partant pour un pays où l'on faisait, disait-on, fortune. Une nuit, il quitte sa chaumière en cachette et s'achemine vers Dublin. Là il se fait accueillir comme mousse sur un navire en partance pour l'Amérique, et bientôt il se trouve sur le pavé de New-York. Il y a ici des sociétés de bienfaisance de chaque nation, qui cherchent à placer et à secourir leurs compatriotes. Grâce à leur patronage, Patrick entra l'année dernière comme domestique dans une maison française qui s'intéressa à son sort. Bien nourri, bien vêtu, bien traité, vous sentez que le pauvre enfant n'en pensait pas moins à l'Irlande et ce souvenir lui revenait surtout quand une pomme de terre lui frappait les regards. Mais cette vue ne lui rappelle que des moments amers : il en est d'agréables, quand avec la fleur de cette précieuse plante, il faisait des couronnes pour sa sœur, ou composait des bouquets pour la sainte Vierge. Patrick veut voir cette fleur chérie ; mais il se trouve dans une grande ville, et la campagne est bien loin. Alors il dérange adroitement deux pavés, dans la petite cour de ses maîtres, et dans l'interstice il plante un fragment de pomme de terre. Chaque matin Patrick vient suivre avec un intérêt de bananiste les progrès de la végétation de sa favorite. Tous les instans qu'il peut dérober à son travail il les passe près d'elle, et en devient amoureux, comme le comte de Charney de sa Pierola. Les feuilles se développent, les boutons se forment, demain la feuille bien-aimée s'épanouira. Cette nuit, Patrick rêve à la pâle corolle, à sa mère, à son village, à ses jeux d'enfance : mais hélas ! le lendemain, tout avait disparu, fleurs, boutons, feuilles, et racines. Les fils de la maison, en se jouant, avaient trouvé gentil de faucher la pauvre plante, qui caressait le lieu de leur récréation.

Ce jour-là, c'était hier : je dinais dans cette famille française, et je remarquai l'air de douleur de Patrick, qui nous servait à table. J'en demandai la cause, et alors les enfants me racontèrent en racontant cette histoire, trouvant groin bien hête de regretter tant sa vilaine fleur. Cet âge est sans pitié ! Je ne partageai pas leur hilarité et me mis à rire Patrick avec tant d'émotion, que l'enfant, déconcerté d'être en spectacle, éclata en sanglots et s'échappa de l'appartement. O sensible Sterne, narrateur inimitable de Mon Oncle Toby, du Lieutenant Lefèvre, du Gentilhomme breton et du Pâtissier de Versailles, combien vous auriez rendu ce récit tout art, et vous, bon Louis XVI, qui portiez avec orgueil la fleur de la *parmentière* à votre boutonnière royale, combien vous auriez serré cet enfant dans vos bras !

Univers.